

Un violon sans âme

Le violon rouge de François Girard

Philippe Gajan

Numéro 95, hiver 1998–1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (1998). Compte rendu de [Un violon sans âme / *Le violon rouge* de François Girard]. *24 images*, (95), 48–48.

UN VIOLON SANS ÂME

PAR PHILIPPE GAJAN

Film ambitieux, très attendu, *Le violon rouge* remplit ses promesses quant à sa forme, mais peine à établir un souffle qui transcenderait sa division en cinq segments/époques. Pour tout dire, c'est le violon lui-même qui pêche par manque, disons, de grandeur. Car il semble que le film n'ait jamais pu se résoudre à choisir son camp: d'une part un violon investi des pouvoirs sur-

destin des protagonistes reste leur amour de la musique, amour que vient magnifier le violon. Mais là encore, le film se perd dans des considérations diverses. Ainsi, l'épisode de la révolution culturelle en Chine laisse perplexe. Si en soi il se tient, on peut malgré tout se demander ce qu'il vient faire dans la structure de l'ensemble. Le violon n'est là qu'un accessoire, dont l'unique fonc-

amant en aimable compagnie. Mais, encore une fois, ce procédé semblera artificiel tant que l'attachement aux personnages prime sur celui que le spectateur peut concevoir envers le violon rouge, qui n'acquiert jamais une dimension d'objet-culte ou légendaire si l'on préfère. En quelque sorte sa mythologie propre est niée au profit de l'illustration des passions humaines, sans que cela même ne soit clairement établi.

On se retrouve donc devant un beau film-objet, agréable à suivre, dont on a pourtant beaucoup de mal à saisir la pertinence, la musique de Corigliano, globalement aussi insupportable que celle de Preisner dans les films de Kieslowski, n'arrangeant d'ailleurs rien. Reste que le segment contemporain est le plus intéressant justement parce qu'enfin les enjeux deviennent clairs. On assiste alors, au cours d'une vente aux enchères, à une lutte pour la possession du violon où chacun des protagonistes rappelle un des segments du film: la Fondation Pope, qui met en avant la valeur historique, les représentants du monastère d'où est issu le jeune prodige de l'épisode viennois, et ainsi de suite jusqu'à l'expert (Samuel Jackson) qui par son attitude renvoie à l'épisode originel et vient boucler la boucle. D'ailleurs, la construction de Girard, sans être audacieuse est suffisamment subtile pour qu'on y reconnaisse la touche du cinéaste de *32 films brefs sur Glenn Gould*. Mais si la passion de la musique, que la carrière de François Girard illustre de façon éloquente, est bien au centre de son dernier film, on a trop le sentiment qu'une grande partie du *Violon rouge* tire la couverture du côté de la coproduction internationale, d'où une certaine froideur et un aspect léché, qui lui fait perdre son âme. ■



Frederick Pope (Jason Flemyng).

naturels que lui confère sa fabrication tragique — liée à la mort en couches de la femme et de l'enfant du maître luthier Bussotti — ou encore l'ouverture des cinq parties attribuée à une voyante; d'autre part les prétendants et possesseurs successifs de ce violon qui ne semblent guère mesurer les qualités de l'objet hors sa perfection comme instrument de musique.

Il y a donc disjonction dès le départ entre le projet de suivre un violon sur près de trois cents ans, trois continents, et le résultat qui souvent se veut une illustration historique à grand renfort de costumes et de décors. Le violon ne serait-il qu'un prétexte? Pas tout à fait, puisque ce qui guide le

tion est de symboliser la négation par les dirigeants communistes de toutes les valeurs occidentales. Très bien, mais alors n'importe quel violon ferait l'affaire, et effectivement il échoue au milieu d'un grenier peuplé par ses semblables. Il faut donc se résoudre à ne voir dans ce violon qu'un ressort dramatique, le suspense autour de l'idée de «perdu puis retrouvé» qui, il faut l'avouer, ne se justifie pas puisque justement ledit violon n'a jamais acquis une véritable personnalité. Certes, il agit bien comme révélateur, l'Anglais Frederick Pope est d'évidence hanté, possédé, lorsqu'il manie l'instrument. Et sa maîtresse ne s'y trompe pas puisque c'est le violon qu'elle vise lorsqu'elle surprend son

LE VIOLON ROUGE

Canada-Italie 1998. Ré.: François Girard. Scé.: Girard et Don McKellar. Ph.: Alain Dostie. Mont.: Gaëtan Huot. Mus.: John Corigliano. Int.: Samuel L. Jackson, Greta Scacchi, Sylvia Chang, Jean-Luc Bideau, Don McKellar, Monique Mercure. 130 minutes. Couleur. Dist.: Film Tonic.